



Montaigne et le Nouveau Monde : le lieu du Temps

Montaigne and the New World : the Place of the Time

Delphine Reguig¹

delphine.reguig@univ-st-etienne.fr

Résumé: Plus que de la découverte d'un espace géographique, Montaigne construit le parcours du Nouveau Monde comme l'occasion de mentaliser une expérience du temps. Car si l'Amérindien représente l'extrême lointain dans l'espace, il se laisse facilement rapprocher de l'antique, extrême lointain dans l'histoire et pourtant repère sûr d'une vérité suspendue mais encore élue. En faisant ainsi interférer la représentation des distances chronologique et spatiale, Montaigne est en mesure de projeter dans le « Nouveau Monde » la problématique de la modernité : les nouvelles terres, comme entité abstraite et en grande partie imaginaire, fournissent à Montaigne une sorte de laboratoire théorique pour configurer son questionnement sur la modernité comme époque possible d'une lecture consciente du temps.

Mots-clés: temps, anciens, modernes, passé, présent, sauvages, histoire

Abstract: More than a geographical area, New World constitutes for Montaigne an experience of time. Indians are seen from a great distance but are also close to the Antique from the point of view of values. Interference between spatial and historical distances allows projection of the problematic topic of modernity into New World's representation. New Land becomes a kind of theoretical laboratory for questioning the present time and producing a conscious reading of time.

Key-words: time, antique, modern, past, present, Indians, history

1 Professeure des universités en littérature française, Université de Lyon – Université Jean Monnet Saint-Étienne, IRHIM – UMR 5317.

« Sans mentir, au prix de nous, voilà des hommes bien sauvages : car ou il faut qu'ils le soient bien à bon escient, ou que nous le soyons : il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nôtre. » (Des Cannibales, I, 31, 1999, p. 408). La rencontre intellectuelle de Montaigne avec l'autre du Nouveau Monde se formule évidemment en termes de « distance ». Or, si le terme s'impose, il n'est pas évidemment lisible en termes référentiels. De quelle distance la différence des « sauvages » est-elle le révélateur ? La phrase de Montaigne citée ici en ouverture rend en effet la représentation de cette distance dépendante de la notion de différence qui en est l'opératrice : le sauvage est lointain parce qu'il est étonnamment différent. Mais la notion de distance, en elle-même, reste indéfinie et, bien qu'interprétable spontanément en termes spatiaux, elle reçoit, dans les textes, un investissement sémantique en termes temporels. De fait, lorsqu'il décrit les propriétés de l'espace nouvellement découvert sur le plan climatique (« Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante, et bien tempérée », *ibid.*, p. 399), Montaigne se limite à une description topographique sommaire où domine l'expression d'une valeur fondamentale : le rapport immédiat à la nature d'une partie de l'humanité dont les mœurs se décrivent au présent. Et de fait, l'intérêt que Montaigne porte au Nouveau Monde semble être bien plus d'ordre temporel que spatial. Plus que de la découverte d'un espace géographique, le parcours de Nouveau Monde est l'occasion d'une expérience temporelle et même l'occasion de mentaliser une expérience du temps². Car si le « sauvage » est l'extrême lointain dans l'espace, il se laisse facilement rapprocher de l'antique, extrême lointain dans l'histoire et pourtant repère sûr d'une vérité suspendue mais encore espérée. En faisant ainsi interférer distance chronologique et spatiale, Montaigne est en mesure de projeter dans le « Nouveau Monde » la problématique de la modernité : les nouvelles terres, comme entité abstraite et en grande partie imaginaire, fournissent à Montaigne une sorte de laboratoire théorique pour configurer son questionnement sur le rapport de la modernité à la temporalité. Telle est l'hypothèse que l'on voudrait s'attacher à explorer en cernant la manière dont la découverte du Nouveau Monde introduit à la relativité du temps chronologique et permet une représentation spatiale du temps, deux préalables à l'interrogation de la notion de modernité.

C'est tout d'abord au titre de représentants symboliques de l'origine absolue que Montaigne évoque les Amérindiens. Ils semblent représenter une sorte de repère 0, hors histoire, en totale coïncidence avec une nature extérieure à toute évolution. Une telle fiction, avec la force d'une projection, apparaît dès le seuil des *Essais*, dans l'avis « Au lecteur » où la figure de l'Amérindien se superpose à celle de l'auteur : « Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. » (I, p. 117). Il s'agit pour Montaigne de thématiser pour son lecteur la peinture « naïve » de soi qui fait la singularité du

2 D'après Françoise Joukovsky, « le temps est la substance du livre » de Montaigne (1972, p. 8).

projet : l'Amérindien incarne la valeur promue par l'entreprise montaignienne et le peut d'autant mieux qu'il est loin, si loin que seule une voix indistincte, « on », permet de l'approcher. C'est là un thème très connu : la nouveauté du Nouveau Monde relève d'abord d'une rencontre qui tient des retrouvailles avec la qualité pure de propriétés originelles. L'éloignement dans l'espace permet de faire l'expérience d'une origine des temps, de remonter une évolution qui demeure le cadre nécessaire de l'action humaine. Au titre des exceptions à cette règle de l'évolution historique, l'Amérindien rejoint en quelque sorte Homère ; le premier exemplifie la perfection naturelle dans son intégrité, le second la perfection culturelle dans son immédiateté. Homère, d'un seul élan, sans progression aucune, a en effet atteint d'emblée les sommets de la poésie et c'est pourquoi Montaigne lui accorde un statut particulier : « j'y mêle plusieurs autres circonstances, qui me rendent ce personnage admirable, quasi au-dessus de l'humaine condition. » (II, 36, p. 610³). L'Amérindien et le premier poète représentent deux formes de « merveille » de spontanéité tout-à-fait admirables parce qu'elles associent origine et perfection :

C'est contre l'ordre de la nature, qu'il a fait la plus excellente production qui puisse être : Car la naissance ordinaire des choses, elle est imparfaite : elles s'augmentent, se fortifient par l'accroissance : l'enfance de la poésie, et de plusieurs autres sciences, il l'a rendue mûre, parfaite, et accomplie. À cette cause le peut-on nommer le premier et dernier des poètes : suivant ce beau témoignage que l'antiquité nous a laissé de lui, que n'ayant eu nul qu'il pût imiter avant lui, il n'a eu nul après lui, qui le pût imiter. (II, 36, p. 612).

Une telle association est propre à neutraliser l'évolution devenue inutile. Mais si Homère représente à la fois l'origine et la fin de l'histoire de la poésie et des savoirs, l'Amérindien se trouve quant à lui replacé, brutalement, dans une succession chronologique et par rapport à une origine relative d'un point de vue partiel, celui de ceux qui découvrent son monde comme « Nouveau » depuis leur monde ancien. C'est donc une différence de point de vue, induite par une situation spatiale, qui conduit à réintroduire une date, une rupture, dans le rapport à la perfection morale représentée par les Amérindiens.

Car la rencontre de ces derniers avec les Européens se traduit en premier lieu par une contamination d'ordre historique qui les conduit à partager une nature désormais en évolution, c'est-à-dire en déclin : l'altérité anhistorique du Nouveau Monde se trouve rapportée à une communauté évolutive. Les « nouvelles terres » n'existent plus pour elles-mêmes mais en tant qu'elles ont été « découvertes en notre âge pures encore et vierges au prix des nôtres » (De la modération, I, 30, p. 390). L'instauration d'une relativité historique favorise la suggestion d'une proximité anthropologique qui s'éprouve dans le temps, réduisant la distance géographique : « cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle », écrit Montaigne (Des

3 Montaigne s'inspire de l'éloge de Virgile, Catulle et Lucrèce, par Horace dans l'*Épître* II, 10. Nous citons les *Essais* de Montaigne dans l'édition Naya, Reguig, Tarrête publiée chez Gallimard.

Cannibales, I, 31, p. 392), le démonstratif ne désignant le lointain que dans le possessif circonscrivant la période⁴. Désormais l’Ancien Monde devient le lieu du temps historique destructeur ; Montaigne y projette l’histoire d’une dégradation par ses propres contemporains :

Ils sont sauvages de même que nous appelons sauvages les fruits, que nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre sacrifice, et détournés de l’ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses, les vraies, et plus utiles et naturelles, vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. (*ibid.*, p. 396-397).

Sur le fond de l’éloge de la nature première se fait entendre la condamnation de son étouffement par les productions d’une culture brutale. Déplacer le point de vue vers l’autre Monde permet donc d’éviter toute représentation positive du progrès. Montaigne met à profit la distance spatiale pour faire entendre un malaise qui est le fruit du temps et qui habite son époque. La rencontre fameuse de Rouen est l’occasion d’un emploi pessimiste du futur :

Trois d’entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos, et à leur bonheur, la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu’elle soit déjà avancée, bien misérables de s’être laissés piper au désir de la nouveauté, et avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le nôtre, furent à Roüan, du temps que le feu Roi Charles neuvième y était [...]. (*ibid.*, p. 409)

La contiguïté nouvelle entre les deux mondes marque l’entrée dans une décadence que Montaigne prend soin de marquer avec le vocabulaire le moins complaisant (corruption et ruine). La nouveauté est une duperie, un artifice, un mensonge. Sur ce point, et pour éviter tout anachronisme réducteur, il faut en revenir aux considérations de Jean Starobinski (1982, p. 318 *sq.*) qui explique que le conservatisme n’entretient aucune relation antithétique avec l’idée de progrès (étrangère aux contemporains de Montaigne) mais s’oppose à celle d’innovation. En l’occurrence, ce que la rencontre des civilisations a permis d’échanger est une forme d’étrangeté à soi, de dénaturation qui n’a fait qu’accroître l’hétérogénéité de la nature à elle-même quand elle entre dans l’histoire : « nous nous sommes servis de leur ignorance, et inexpérience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers tout sorte d’humanité et de cruauté, à l’exemple et patron de nos mœurs. » (Des Coches, III, 6, p. 185).

4 C’est une des raisons pour lesquelles Marc Fumaroli relativise la portée de la découverte du Nouveau Monde qui, aux yeux de Montaigne, n’aurait « donc en rien accru le peu d’être de l’homme, et surtout de l’homme moderne. » (1992-1993, p. 23-24).

À l'encontre de cette rupture, l'exemple de la culture amérindienne montre la possibilité d'une organisation des rapports entre générations respectueuse d'une expérience commune de la temporalité, à peine étagée sans être clivante :

Ils s'entr'appellent généralement, ceux de même âge frères : enfants, ceux qui sont au-dessous : et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre, que celui tout pur, que nature donne à ses créatures les produisant au monde. (Des Cannibales, I, 31, p. 404).

Un seul individu s'y peut revendiquer comme la synthèse réelle de générations antérieures tel ce prisonnier défiant ses bourreaux et l'invitant à

dîner de lui, car ils mangeront quant et quant leurs pères et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fols que vous êtes : vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s'y tient encore : savourez-les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair [...]. (*ibid.*, p. 407).

Dans ce cadre souple où se pense facilement une continuité entre les individus et les histoires singulières, on a reçu la « désolation » apportée par les Européens au Royaume de Mexico comme le signe de l'imminence de l'apocalypse (Des Coches, III, 6, p. 190-191). Dans cet essai « Des Coches », l'évocation de la croyance en une histoire cyclique de « l'être du monde », divisée en « cinq âges » et « en la vie de cinq soleils consécutifs, desquels les quatre avaient déjà fourni leur temps », celui qui les éclairait, étant le cinquième, donne toute consistance à cette coïncidence entre début et fin dramatisée par la déplorable « découverte » du Nouveau Monde, faille majeure dans l'unité du temps.

Cet usage décadent de l'origine que pouvait représenter le Monde « neuf » des Amérindiens conduit Montaigne à suspendre sa confiance dans la possibilité de restaurer l'extériorité temporelle initiale des Indiens et à interroger finalement le caractère absolu de ces âmes neuves : il ne s'agit peut-être là que d'une simple variation coutumière ou sociale, parfaitement relative donc. Et Montaigne de se demander : « en cette saison frileuse, si la façon d'aller tout nu de ces nations dernièrement trouvées, est une façon forcée par la chaude température de l'air, comme nous disons des Indiens, et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. » (De l'usage de se vêtir, I, 36, p. 424). Le chapitre « Des Coches » entérine la résignation avec laquelle Montaigne s'en remet au prisme de la relativité pour appréhender le nouveau monde :

Notre monde vient d'en trouver un autre [...] non moins grand, plein, et membru, que lui, toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans, qu'il ne savait, ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était

encore tout nu, au giron, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice. Si nous concluons bien, de notre fin [Si notre monde est bien sur sa fin], et ce poète [Lucrèce] de la jeunesse de son siècle, cet autre monde, ne fera qu'entrer en lumière, quand le nôtre en sortira. L'univers tombera en paralysie : l'un membre sera perclus, l'autre en vigueur. Bien crains-je, que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine, par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu, nos opinions et nos arts. (III, 6, p. 182)

Le moment de la découverte se substitue à la temporalité ajournée de l'origine et l'altérité s'en trouve réduite autrement : certes le monde amérindien est « autre » mais il est surtout comparable à celui que nous pouvons dire « nôtre ». L'image de l'enfance elle-même, à défaut de caractériser le Nouveau Monde « en soi », le situe dans une temporalité archétypique qui assimile son ingénuité à un point de départ, une « enfance ». Voilà cette fois la succession chronologique intériorisée : le temps n'est plus une dimension sur le fond de laquelle se détache le « monde enfant », il devient une donnée interne à la qualification de ce monde même. Montaigne réintroduit progressivement toutes les déterminations temporelles dont il avait pu provisoirement épargner les Amérindiens.

De fait ces derniers deviennent aussi les supports des distorsions auxquelles le temps est naturellement soumis : « Car c'est chose mobile que le temps, et qui apparaît comme en ombre, avec la matière coulante et fluante toujours, sans jamais demeurer stable ni permanente » (II, 12, p. 603). Le sentiment du passé, du présent ou de l'avenir est en effet infiniment malléable et remplace l'appréhension d'une inscription réelle dans les données du cadre spatio-temporel. Si les Amérindiens pouvaient rejoindre les anciens Romains dans une forme de présence mémorielle permanente (Winter, 1995, p. 147) c'est bien parce que le temps ne se mesure pas indépendamment de la manière dont une conscience l'éprouve et le représente. Plus que leur propre relativité anthropologique, morale ou sociale, c'est la relativité du temps que les Amérindiens permettent de penser. La seule dimension chronologique où peut se penser le temps comme expérience reste donc le présent, ce « pur présent » dans lequel Jean Starobinski voit la possibilité d'immobiliser le « mouvement circulaire qui entraîne l'ensemble des mondes » (1982, p. 326). Les « mondes enfants » ont disparu, mais leur évocation permet de revivre une présence à la nature par laquelle la conscience, déjà décrochée de la succession chronologique, voit son sentiment du temps comme délocalisé depuis l'ailleurs, intériorisé depuis le passé : « Le présent est notre seul séjour, et c'est le point de vue d'où se découvre l'immensité de l'espace, la diversité des temps et des destinées. » (*ibid.*, p. 341). Il s'agit pour Montaigne de conquérir le contemporain dans ce qu'il a de plus intérieurement étranger, c'est-à-dire dans sa dimension à la fois unique et relative.

À cette fin, la projection dans le phénomène temporel hybride de la culture amérindienne se traduit par la fabrication et la manipulation d'outils conceptuels homogènes à cette hybridité. Approché, découvert récemment, l'Amérindien

pourrait, dans son actualité, définitivement renvoyer l'antiquité à son inactualité historique. Or, c'est l'inverse qui se produit, précisément parce que Montaigne encourage une lecture spatiale du temps où l'expérience du nouveau peut recouper celle de l'ancien⁵. L'Amérique n'étant pas appréhendée de façon unidimensionnelle, elle donne lieu à une opération de spatialisation du temps qui permet d'agir sur lui. Lorsque Montaigne évoque la manière dont les hommes se projettent indéfiniment dans l'avenir — « Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes toujours au-delà. » (Nos affections s'emporent au-delà de nous, I, 3, p. 131) —, il utilise déjà une image localisante comme si temps et espace possédaient d'emblée la possibilité d'échanger leurs propriétés. Le parallèle s'approfondit avec le cas du Nouveau Monde dont la découverte, selon les mots de François Hartog, « contribue insensiblement à construire l'idée importante et nouvelle qu'il peut y avoir une analogie entre l'éloignement dans l'espace et celui dans le temps⁶ » (2005, p. 46). Ainsi se justifie le recours à la référence antique dans la description des Sauvages : en procédant de cette manière, l'écriture s'appuie sur la distance historique avec l'antiquité pour rendre sensible l'éloignement géographique avec les Amérindiens mais aussi pour en faire un objet de pensée construit. C'est là une réaction au phénomène par lequel la découverte comme événement historique ne peut être considérée comme une origine qu'en tant qu'elle coïncide avec une fin. Montaigne en fait le constat avec une certaine amertume :

Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus, car jusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne connaissance des lieux, s'est étendue la désolation de cette conquête, d'un merveilleux exemple, et inouï) offraient à leurs Dieux, du sang humain, mais non autre, que tiré de leur langue, et oreilles, pour expiation du péché de la mensonge, tant ouïe que prononcée. (Du démentir, II, 18, p. 488)

Le paradoxe d'une nouveauté immédiatement conquise, et en l'occurrence abolie, ne laisse survivre qu'un état passé, c'est-à-dire inconnaissable et justiciable d'un récit. Or, ce récit, qui pourrait être un récit de mort, permet au contraire d'évoquer une survivance par la référence à l'Antiquité. Cette dernière, selon les mots de Frank Lestringant paraît alors « pour ainsi dire à portée de main » : « De notre présent elle n'était séparée que par le détroit d'une mer aisément franchissable. » (2005, p. 54). La communication redevient possible, en pensée, avec une dignité inaltérée : la découverte du Nouveau Monde annule l'oubli qui touche le temps dans la conscience que l'on peut en avoir. Les ravages de la « conquête » ne font que reproduire les intermittences de cette conscience du temps et les traduisent en

5 C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles M. Fumaroli souligne le rôle fondamental de la lecture des *Essais* pour l'animation de la Querelle des Anciens et des Modernes : « L'état de la question à la fin du XVI^e est fixé par les *Essais* de Montaigne, peut-être le livre le plus lu en France et en Europe par les générations successives du XVII^e siècle. » (2001, p. 9).

6 De cette analogie, F. Hartog ajoute que « nul n'en tire plus d'effets, entendus comme capacité d'interroger et de déstabiliser les partages établis, que Montaigne. » (2005, p. 49).

méfaisants sanglants : l'annexion et la destruction des Nouvelles Indes inscrivent dans la réalité contemporaine le processus d'effacement mémoriel et de perte axiologique de la densité antique. De nouveaux repères chronologiques doivent alors être établis car la découverte du Nouveau Monde ravive la conscience de l'impossible connaissance et reconnaissance d'une origine historique ; les siècles comme les terres sont « fertiles d'autres esprits que ne sont les nôtres » et

Il va de cette sorte de fertilité, comme il fait de toutes autres productions de la nature. Ce n'est pas à dire qu'elle n'y ait employé son dernier effort. Nous n'allons point, nous rôdons plutôt et tournoyons çà et là. Nous nous promenons sur nos pas. Je crains, que notre connaissance soit faible en tous sens : nous ne voyons ni guère loin, ni guère arrière, elle embrasse peu et vit peu, courte et en étendue de temps, et en étendue de matière [...]. (Des Coches, III, 6, p. 179-180)

Les références empruntées à Juste Lipse et, notamment la citation du *De natura deorum*, de Cicéron, – ainsi traduite :

Si nous contemplions l'étendue de toutes parts infinie de l'espace et du temps où, se projetant et s'étendant en tous sens, l'esprit voyage sans rencontrer de limite où il puisse s'arrêter ; dans cette infinité immense nous apparaîtraient une quantité innombrable de formes. (*ibid.*)

– font du temps une donnée foncièrement inconnaissable de l'expérience au regard des bornes de la connaissance⁷. La rencontre avec le Nouveau Monde en est d'autant plus précieuse ; elle nous permet de relativiser tout effort pour instituer, de façon forcément arbitraire, des limites, des bornes et des jalons historiques :

Comme vainement nous concluons aujourd'hui, l'inclination et la décrépitude du monde, par les arguments que nous tirons de notre propre faiblesse et décadence, *Jamque adeo affecta est aetas, affectaque tellus*⁸ : Ainsi vainement concluait cettui-là, sa naissance et jeunesse, par la vigueur qu'il voyait aux esprits de son temps, abondants en nouvelletés et inventions de divers arts [...]. (*ibid.*)

Le temps n'est pas histoire au sens où il n'a pas, pour la conscience, de direction affectée de telle sorte qu'elle soit interprétable. En juxtaposant deux affirmations contradictoires de Lucrèce, l'une constatant la décadence du monde, l'autre « sa

7 « Quand tout ce qui est venu par rapport du passé jusques à nous, serait vrai, et serait su par quelqu'un, ce serait moins que rien, au prix de ce qui est ignoré : et de cette même image du monde, qui coule pendant que nous y sommes, combien chétive et raccourcie est la connaissance des plus curieux : non seulement des événements particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et pesants, mais de l'état des grandes polices et nations, il nous en échappe cent fois plus, qu'il n'en vient à notre science. » « Si nous voyons autant du monde, comme nous n'en voyons pas, nous apercevrons comme il est à croire, une perpétuelle multiplication et vicissitude de formes. », *ibid.*, p. 180-181.

8 Lucrèce : « Et déjà notre âge est atteint, et la terre est affectée. »

naissance et jeunesse » (*ibid.*, p. 145), Montaigne écrase la perspective temporelle, l'étale de telle sorte que, de l'impossible accès à une éventuelle histoire, la conscience individuelle puisse construire une expérience temporelle lisible.

Précisément, le récit permet ce travail sur l'inscription de la chronologie dans le texte : c'est la modalité narrative qui est chargée de suggérer les qualités d'un espace lointain en organisant une mise en succession temporelle. On connaît la méfiance de Montaigne à l'égard des extrapolations des cosmographes (« Il nous faudrait des topographes, qui nous fissent narration particulière, des endroits où ils ont été. », I, 31, p. 396) et de fait la valorisation d'une description objective du territoire s'étend à celle d'un récit qui pourrait, en parallèle, faire voir la réalité du nouvel espace. Et d'ailleurs les colons ont naïvement, ou cyniquement, raconté eux-mêmes les massacres et meurtres perpétrés : « Nous tenons d'eux-mêmes ces narrations, car ils ne les avouent pas seulement, ils s'en vantent, et les prêchent. » (Des Coches, III, 6, p. 189). Le récit n'est plus seulement mémoire, enregistrement de l'expérience passée ; il figure lui-même le temps comme un espace que l'on peut appréhender dans une suite de moments organisés les uns par rapport aux autres et alors même que l'expérience elle-même est perdue, profondément dérobée à toute connaissance. La mise en récit donne consistance à un passé qui n'en a pas et à un monde qui « coule pendant que nous y sommes » (« quand tout ce qui est venu par rapport du passé jusques à nous serait vrai et serait su par quelqu'un, ce serait moins que rien au prix de ce qui est ignoré », *ibid.*). Le récit du Nouveau Monde agit d'une modalité spatialisante qui permet, par l'introduction d'une chronologie narrative et la synthèse d'une conscience individuelle, de mesurer, autant que la profondeur temporelle qui nous sépare de l'antiquité, l'éloignement physique avec le Nouveau Monde. L'analogie entre le passé et le lointain constitue un outil remarquable de l'appréhension des terres nouvelles et permet de comprendre comment cette dernière détermine finalement le rapport à la notion de modernité.

Car une telle construction semble être l'un des principaux enjeux de la rencontre avec les Amérindiens. Le point de vue depuis lequel se fait cette construction est le seul tangible, et pourtant il n'est qu'une limite pour la conscience :

Ayant essayé par expérience, que ce à quoi l'un s'était failli, l'autre y est arrivé : et que ce qui était inconnu à un siècle, le siècle suivant l'a éclairci : et que les sciences et les arts ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu, en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les léchant à loisir : ce que ma force ne peut découvrir, je ne laisse pas de le sonder et essayer ; et en retâtant et pétrissant cette nouvelle matière, la remuant et l'échauffant, j'ouvre à celui qui me suit, quelque facilité pour en jouir plus à son aise, et la lui rends plus souple et plus maniable. [...] Autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doit pas désespérer, ni aussi peu mon impuissance, car ce n'est que la mienne. (II, 12, p. 334-335).

Dans ce cadre, la victoire de l'héliocentrisme sur le géocentrisme peut n'être que temporaire : « Et qui sait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux précédentes. » (*ibid.*, p. 570). Qui sait si se fixera la succession des opinions et des inventions ? Dans ce flux indistinct et incontrôlé, l'anachronisme constitue l'outil le plus homogène à cette conscience relative comme à ses capacités réduites. C'est donc lui qui permet, de façon privilégiée, d'appréhender le Nouveau Monde dans sa distance. Formulant l'hypothèse d'une rencontre entre Anciens et Amérindiens hors du temps dans le partage d'une origine fictive, de l'ordre des valeurs, Montaigne modélise une expérience de la plasticité du temps. Dans le chapitre « Des Cannibales » d'abord, après avoir rappelé la proximité des nations « barbares » avec « leur naïveté originelle », et leur respect des « lois naturelles » (I, 31, p. 398), il rêve d'une rencontre anticipée entre ces nations et les esprits antiques, Lycurgue et Platon, avec lesquels le dialogue eût été homogène⁹ :

[...] il me prend quelquefois déplaisir, de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Licurgus et Platon ne l'aient eue : car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes ; mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience : ni n'ont pu croire que notre société se pût maintenir avec si peu d'artifice, et de soudure humaine. (*ibid.*)

L'expérience de la découverte des Amérindiens à la Renaissance est une incongruité historique, un phénomène de plus produit par la contingence d'une chronologie incohérente. Or cette expérience dépasse tous les discours et toutes les constructions discursives et intellectuelles existantes : elle défie la conscience en ce qu'elle exige de repenser l'origine de la société humaine et les modalités de sa pérennité dans le temps. La réponse de Montaigne est audacieuse : elle s'autorise du désordre historique pour s'imaginer en dialogue avec Platon, plusieurs siècles après sa disparition :

C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic, nulle connaissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat, ni de supériorité politique, nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté, nulles occupations qu'oisives, nul respect de parenté que commun, nuls vêtements, nulle agriculture, nul métal, nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes, qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes. Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection : *viri a diis recentes*. (*ibid.*¹⁰)

9 Fr. Hartog souligne avec profit que : « S'il se sert des Anciens pour aller vers les Sauvages, il en ressort non pas une « réduction systématique » du Sauvage, mais la reconnaissance d'une singularité, qui aurait été digne d'être connue des Anciens. » (2005, p. 51).

10 On sait qu'il arrive aussi à Montaigne de placer l'art des indiens bâtisseurs au-dessus de celui des

Peindre l'idéal politique antique dépassé par l'actualité n'est pas du tout penser la modernité en termes d'avancée mais plutôt de préservation : la perfection est dans l'effacement répété des structures et valeurs sociales artificielles ; en la définissant par défaut, Montaigne dessine la nation « barbare » non comme un territoire mais comme un îlot du temps abrité des avancées fallacieuses de la civilisation. L'Antiquité « de synthèse », pour reprendre une expression de Frank Lestringant, construite par Montaigne, réalité « hybride » élaborée à partir de références à des époques historiques constamment variables, est une représentation polémique en forme de « formidable ellipse spatio-temporelle qui [...] aurait permis [à l'Occident] de réinscrire l'héritage antique dans son présent. » (1994, p. 54). Il n'est donc pas incongru de faire appel à l'autorité de Chrysippe et Zénon (I, 31, p. 403) pour décrire et justifier le genre de vie « barbaresque » des sauvages dont la découverte est « moderne » mais dont l'expérience renvoie à une conceptualisation ancienne du monde et de l'homme. Dans « Des Coches », Montaigne imagine encore une rencontre de plain-pied et hors logique chronologique entre « anciens Grecs et Romains » et « sauvages » (III, 6, p. 184). L'homogénéité entre les « vertus Grecques et Romaines » et les vertus « originelles du pays » neuf aurait favorisé la nature dans la bonté de ses « semences¹¹ » (*ibid.*) ; ce sont les conditions pour que s'énonce le rêve d'un épanouissement des « âmes si neuves, si affamées d'apprentissage, ayant pour la plupart, de si beaux commencements naturels » (*ibid.*) que la conquête européenne a réduites à la dégradation morale. Cette rencontre rêvée semble maintenir la possibilité de rétablir l'extériorité initiale des Amérindiens au devenir temporel. Son caractère fictionnel permet surtout d'éloigner la modernité : à distance dans le temps de la perfection morale des anciens, à distance dans l'espace de la perfection naturelle des sauvages.

Car l'expérience du Nouveau Monde, dont Montaigne souligne le caractère collectif, est une expérience de la modernité comme exil : être moderne c'est être loin. Et cet éloignement explique que les modernes, contemporains de Montaigne, « surpassent » ces nouveaux modernes que sont les Amérindiens, en termes de barbarie (I, 31, p. 404). L'ironie qui attribue aux occidentaux les « fautes ordinaires » que sont « la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté » les ravale à un degré de régression morale et humaine que Montaigne mesure au moyen d'un curseur temporel instable et constamment déplacé. La supériorité morale des Amérindiens, « dévotion, observance des lois, bonté, libéralité, loyauté, franchise » (Des Coches,

exemples antiques : « Quant à la pompe et magnificence, par où je suis entré en ce propos, ni Grèce, ni Romme, ni Égypte, ne peut, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aucun de ses ouvrages, au chemin qui se voit au Peru, dressé par les Rois du pays, depuis la ville de Quito, jusques à celle de Cusco (il y a trois cents lieues), droit, uni, large de vingt-cinq pas, pavé, revêtu de côté et d'autre, de belles et hautes murailles, et le long d'icelles par le dedans, deux ruisseaux pérennes, bordés de beaux arbres, qu'ils nommes molly. » (Des Coches, III, 6, p. 190).

11 Marc Fumaroli explique ainsi cette équivalence : « Les sauvages de Montaigne sont des Anciens plus Anciens que ceux de l'Ancien Monde, car plus proches encore de l'état de nature que les lointains ancêtres des Européens. », (1992-1993, p. 26).

III, 6, p. 183), qui est une antériorité, a daté leur faiblesse : « il nous a bien servi, de n'en avoir pas tant qu'eux : ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes » (*ibid.*). Le regard en arrière vers la référence antique « Quant à la hardiesse et courage : quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim, et la mort », associe les « exemples » nouveaux « aux plus fameux exemples anciens, que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà » (*ibid.*). Mais il est impuissant devant la force d'« étonnement » (*ibid.*) de la rupture moderne qui, outre la dimension d'invasion territoriale par « des gens barbus, divers en langage, religion, en forme, et en contenance, d'un endroit du monde si éloigné, et où ils n'avaient jamais imaginé qu'il y eût habitation quelconque » (*ibid.*), provoquent le branle de l'histoire jusqu'à « troubler Cæsar même » (*ibid.*). Avant d'être surpris et abusés par cette « disparité », les Amérindiens étaient, écrit Montaigne, « encore en cet heureux point » où ils se satisfaisaient des dons de la nature (Des Cannibales, I, 31, p. 404). Ils représentent pour lui moins un temps du lieu qu'un lieu du temps : un lieu où le temps aurait pu s'éprouver dans sa densité immédiate et peut encore se penser en dehors des dégradations et désordres de l'histoire.

Ce lieu, pour être pensé, on l'a vu, requiert un mode d'écriture nouveau, susceptible de pouvoir dépeindre les répétitions comme les régressions, de suivre le déplacement des valeurs dans le temps sans cesse bousculé par le déroulement historique. L'écriture non linéaire de l'essai est la seule à pouvoir être en prise sur ce présent ambigu, à la fois profond et fuyant, irrégulier, infiniment muable et possiblement circulaire. Entre le passé disparu de l'antiquité et l'avenir déjà perdu du Nouveau Monde, le moderne et l'ancien se croisent et se réfléchissent. Si la grandeur antique pouvait survivre à distance des humanistes qui pensaient avoir recueilli son héritage, dans une culture impossible à dater, à situer dans l'évolution historique, c'est bien que le temps échappe dans sa substance et son orientation, à tel point que l'avenir peut être l'image d'un passé surpassant le présent. Il ne reste donc que ce que prisme de la conscience dans sa propre actualité « une fois les autres dimensions du temps destituées de toute autorité » selon la belle expression de J. Starobinski (1982, p. 345). Cette conscience se prononce, dans le suspens de toute autorité, depuis son présent comme « point d'application où s'exerce en plein la force de la nature » (*ibid.*) et dont les Amérindiens ont donné l'image. S'il y a une « modernité » de Montaigne, elle consiste peut-être dans cette manière de pratiquer la *littérature* telle qu'elle ne se connaît pas encore elle-même, comme une approche discursive d'une « expérience intérieure » nourrie d'imagination et de sensibilité, sur laquelle « le savoir objectif n'a pas de prise » (*ibid.*, p. 349). Ce présent « polyphonique » du Nouveau Monde (*ibid.*, p. 358) dont les essais amérindiens rendent compte représente pour Montaigne le « lieu du Temps » tel qu'il ne peut être appréhendé ailleurs ni autrement.

Quelques décennies après la publication des *Essais*, leur lecture inspire et anime les acteurs de la Querelle des Anciens et des Modernes. Les outils forgés par Montaigne trouvent un écho et une utilité en plein contexte polémique où l'auteur se trouve en outre convoqué comme personnage et acteur. Dans le dialogue entre Socrate et Montaigne imaginé par Fontenelle, le premier, et plus ancien, questionne le second, et plus moderne, sur l'avancée du monde en sagesse depuis sa propre époque. La réponse de Montaigne le détrompe : « Que voulez-vous dire ? Il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulais parler, et je m'attendais bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnait tant de probité et de droiture. » (2018, p. 114). Socrate est déçu : « Et moi, je m'attendais au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi ! les hommes d'à-présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité ? » (*ibid.*, p. 115). L'ironie de Fontenelle sur le refrain « tout empire » cache une profession de foi de fatale modernité assumée par Montaigne : « les hommes font-ils des expériences ? Ils sont faits comme les oiseaux, qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfants. » Derrière la peinture quelque peu appuyée et très orientée, se lit le propos qui fait de Montaigne le penseur du présent toujours immédiatement renouvelé dans la discontinuité, sans faire aucune place à une quelconque profondeur ni succession. Et sans doute aucune donnée de l'expérience humaine mieux que le temps ne permet-elle à Montaigne de se montrer sous ce jour-là. Or, précisément, de l'évocation de la destruction des Nouvelles Indes, les *Essais* tirent une création, celle de la figuration d'une expérience singulière du temps à laquelle l'évocation du Nouveau Monde vient s'identifier. Alors que l'expérience collective est celle d'un saccage, d'une destruction comparable à celle que la succession des époques ne cesse d'emporter, l'écriture des essais amérindiens permet à Montaigne d'éprouver une plasticité temporelle exemplaire pour qui veut penser le moment moderne. L'écriture du Nouveau Monde transforme le temps en « œuvre de l'esprit » (Fr. Joukovsky, 1972, p. 142¹²). L'Amérindien est à ce titre beaucoup plus qu'un archétype exotique à regarder de loin : à égale distance, en termes anthropologiques, des contemporains de Montaigne que les Grecs et les Romains, il est une figure de comparaison apte à neutraliser les biais cognitifs des esprits absorbés dans leur propre époque et incapable de se représenter cette dernière. Sans réduire la modernité à l'actualité, il la rend pensable en termes anciens, quoique lointains, c'est-à-dire hors de portée de celui qui ne sait pas rendre le temps lisible.

12 Fr. Joukovsky définit ainsi le temps chez Montaigne : « Le temps est non-être, mais l'esprit qui pense le temps, et dont l'opération suscite la durée particulière de la vie intellectuelle, est créateur. Le temps est ignorance, il est l'écart entre le jugement et ce qu'il ne pourra jamais saisir ; mais quand l'esprit reconnaît cette ignorance, il l'explore dans une recherche qui est une création. » (1972, p. 140).

Bibliographie

- Fontenelle, Bernard de. 2018. *Nouveaux dialogues des morts. Œuvres complètes*, t. II, éd. J. Dagen. Paris: Champion.
- Fumaroli, Marc. 1992-1993. « Les Anciens du Nouveau Monde ». in *Montaigne et le Nouveau Monde*, Actes du colloque de Paris 18-20 mai 1992. *BSAM*, juillet 1992-juin 1993, p. 21-28.
- Fumaroli, Marc. 2001. « Les abeilles et les araignées ». in *La Querelle des Anciens et des Modernes*, éd. A.-M. Lecoq, p. 7-220. Paris: Gallimard.
- Hartog, François. 2005. *Anciens, Modernes, Sauvages*. Paris: Seuil.
- Joukovsky, Françoise. 1972. *Montaigne et le problème du temps*. Paris: Nizet.
- Lestringant, Frank. 2005. *Le Brésil de Montaigne. Le Nouveau Monde des « Essais » (1580-1592)*. Paris: Chandeigne.
- Lestringant, Frank. 1994. *Le Cannibale, grandeur et décadence*. Paris: Perrin.
- Montaigne, Michel de. 2009. *Essais*, éd. E. Naya, D. Reguig, A. Tarrête. Paris: Gallimard.
- Starobinski, Jean. 1982. *Montaigne en mouvement*. Paris: Gallimard.
- Winter, Ian. 1995. « Les relations spatiales et temporelles chez Montaigne : une question ontologique ». in *Montaigne. Espace, voyage, écriture*, actes du congrès international de Thessalonique, 23-25 septembre 1992, réunis par Zoé Samaras. Paris: Champion, p. 145-152.

Revista digital: www.ifch.unicamp.br/ojs/index.php/modernoscontemporaneos



This is an open-access article distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License.